

Sous le manteau d'Alexandre Dumas, ou les douze noms de la comtesse Dash

Claude Schopp
Écrivain
cemschopp@orange.fr

Rebut: 4 Juliol 2013
Acceptat: 31 Juliol 2013

RESUM

A la mànega d'Alexandre Dumas, o els dotze noms de la comtessa Dash

Aquesta comunicació té com a objectiu recuperar la figura secundària, tot i que fascinant, de la comtessa Dash, amiga de Dumas, de Barbey d'Aureville, de Roger de Beauvoir, que, després de contraure un matrimoni aristocràtic va optar per “obtenir recursos del treball literari”, segons l’expressió de Vapereau. La faceta d’autora de retrats i memòries, valuosos testimonis sobre la vida literària del seu temps, va eclipsar la novel·lista prolífica que fou. Aquest intent de restituir la vida i l’obra de la comtessa Dash, s’efectua a partir dels dotze noms que va dur successivament, noms de l’estat civil o bé pseudònims que dissimulen tant com rebel·len. En la seva diversitat són il·lustradors de la condició femenina del segle XIX.

MOTS CLAU

Comtessa Dash, condició femenina, literatura francesa, segle XIX.

RÉSUMÉ

Sous le manteau d'Alexandre Dumas, ou les douze noms de la comtesse Dash

Cette communication tente de ranimer la figure secondaire, mais attachante de la comtesse Dash, amie de Dumas, de Barbey d'Aureville, de Roger de Beauvoir, qui, après un mariage aristocratique, a choisi de « demander des ressources au travail littéraire », selon l’expression de Vapereau. Chez elle, l’auteur de portraits et mémoires, précieux témoignages sur la vie littéraire de son temps, a éclipsé la romancière prolifique. Cette tentative de restitution de

la vie et de l'œuvre de la comtesse Dash, s'effectue à partir des douze noms qu'elle a portés successivement, noms de l'état-civil ou pseudonymes qui cachent autant qu'ils révèlent. Ils sont très révélateurs, dans leur multiplicité, de la condition des femmes écrivains au XIXe siècle.

MOTS CLÉS

Comtesse Dash, condition féminine, littérature française, XIXe siècle.

RESUMEN

En la manga de Alejandro Dumas, o los doce nombres de la condesa Dash

La presente comunicación se propone recuperar la figura secundaria, pese a que fascinante, de la condesa Dash, amiga de Dumas, de Barbey d'Aurevilly, de Roger de Beauvoir, quien tras contraer un matrimonio aristocrático, optó por "obtener sus recursos a partir del trabajo literario", según la expresión de Vapereau. Su faceta como autora de retratos y memorias, valiosos testimonios sobre la vida literaria de la época, eclipsó a la novelista prolífica que fue. Este intento de restituir la vida y la obra de la condesa Dash, se efectúa a partir de los doce nombres que llevó sucesivamente, denominaciones del estado civil o pseudónimos que ocultan a la par que muestran. En su multiplicidad todos ilustran la condición femenina del siglo XIX.

PALABRAS CLAVE

Condesa Dash, condición femenina, literatura francesa, siglo XIX.

ABSTRACT

In Alejandro Dumas's sleeve, or twelve names of the countess Dash

This presentation will attempt to bring life to the secondary but endearing figure of Countess Dash, a friend of Dumas, Barbey or Roger de Beauvoir. After an aristocratic marriage, she chose, as aptly put by Vapereau, to "ask for resources from the work of literature". The writer of memoirs and portraits, rare insights into the literary life of her time, has now totally eclipsed the prolific producer of novels. This attempt to recreate the life and works of the Countess Dash will be articulated around the twelve names that she successively used, real names or pseudonyms that hide as much as they uncover. In their multiplicity, they also reveal the condition of women writers in the XIXth century.

KEYWORDS

Countess Dash, women condition, french literature, XIXth century.

Une remarque qui s'impose à chaque fois que l'on se penche sur un auteur du second rayon, c'est le phénomène, dans les notices biographiques qui lui sont consacrées, de la récurrence des mêmes séquences, coupé-collé avant-l'heure. Qui en lit une, les lit (presque) toutes. La vie et l'œuvre en sont comme pétrifiées.

Notre seule ambition est de ranimer la figure secondaire de la comtesse Dash, figure attachante comme le sont généralement celles des femmes qui, dans la première moitié du XIXe siècle, ont choisi de « demander des ressources au travail littéraire » selon l'expression de Vapereau (lequel impute le choix de la comtesse à de grands revers de fortune).

Ces femmes qui tentent de vivre de leur plume, sont dénigrées par leurs confrères masculins sous le vocable de *Bas-Bleus*. Écrivain n'avait alors pas de féminin, si aujourd'hui certains risquent *écrivaine*. Quant à *auteure* (avec un e), le mot est appauvri par sa polysémie : on peut être auteur d'un crime comme d'un livre.

Nous allons donc tenter de jeter quelques lueurs sur une femme, qui, à défaut de ses propres mémoires, a composé portraits et mémoires¹, qui restent, d'après Éric Dussert, « de précieux témoignages de sagesse, de douceur et de malice. »²

La vie de la comtesse Dash, voire son œuvre, comme souvent la vie et l'œuvre des femmes, pourrait s'inventorier à partir des différents noms qu'elle a portés, noms qui cachent autant qu'ils révèlent.

Le premier nom : le nom parental

« N... Cisterne (sans s) de Courtiras, vicomtesse de Saint-Mars, connue sous le nom de comtesse Dash, écrit le *Dictionnaire des contemporains* de Vapereau (1870) ; d'autres notices se font plus précises : Gabrielle Anna Cisternes, Mme du Poilloüe de Saint-Mars, dite Comtesse Dash, recueille le plus large accord. Nous sommes donc allé vérifier dans les actes de l'état civil de Poitiers où elle est née, le 13 thermidor an XII, ce qui correspond au 1^{er} août 1804. Sur l'acte, établi le lendemain, elle est nommée tout simplement Cisternes, fille d'Antoine Cisternes et d'Anne Marie Horens, et est, en effet, prénommée Gabrielle (qui deviendra son prénom d'usage) Anna. Le père est

¹ *Portraits contemporains* (Amyot, 2 volumes, 1864) ; *Mémoires des autres* (La Librairie illustrée, 6 volumes, 1896-1897).

² *Matricule des Anges* 085.

directeur des domaines en poste successivement à Alexandrie en Piémont et à Guéret et, lors du mariage de sa fille, il sera directeur de l'enregistrement et des domaines – ; contrairement à qu'affirme Philibert Audebrand³, elle ne semble pas avoir appartenu à « une fort bonne famille de l'Anjou, titrée mais pauvre », mais bien à la bonne bourgeoisie des serviteurs de l'État. Cependant, la comtesse, dans les *Mémoires des autres*, donne à sa famille une origine italienne : « Nous avons les mêmes armes, m'a-t-on dit, que les comtes Cisterni de Rome ; un Cisternes vint en France, sous le roi Jean, comme envoyé de je ne sais quel prince de la péninsule. Il se plut à la cour de France, il y demeura, et le roi le nomma gouverneur d'Issoire ; il y fut pendu par le peuple dans une sédition. Depuis lors, la famille resta en Auvergne ; elle y tint son rang dans la province. [...] Mon père est l'avant-dernier de vingt-quatre enfants, issus du mariage [le 10 janvier 1741] de mon aïeul [Joseph Cisternes] avec Mlle [Marie] Paulze. » Quoi de Courtiras, accolé au nom et lui conférant une tournure aristocratique que ne dément pas l'œuvre elle-même ? Courtiras est un des faubourg de Vendôme : les Cisternes, où la famille possédait une terre, d'où la comtesse date lettres et parfois œuvre.

Elle subit l'éducation, ordinairement réservée aux filles de sa classe sociale : elle est remise le 20 juin 1811 aux dames du le couvent des Dames de la Foi dont elle ne sortira dix ans plus tard, parachevant ensuite son éducation à Paris, auprès des meilleurs maîtres. Cependant sa vocation sociale reste naturellement le mariage.

Le deuxième nom : le nom marital

Elle épouse en 1822 – elle a un peu plus de dix-huit ans – le vicomte Eugène Jules de Poilloüe de Saint-Mars de presque dix ans son aîné.

Né au Petit Saint-Mars, sur la commune de Limours, le 20 fructidor an III (6 septembre 1795) -Nancy, 1er janvier 1863), le marié appartient à une antique famille originaire de Gascogne remontant à Henri de Poilloüe [qui s'écrivait en ancien français Poillöve ou Poillöwe], chevalier, seigneur de Bads

³ *Alexandre Dumas à la Maison d'or : souvenirs de la vie littéraire*, Calman-Lévy, 1888, p. 307. « La vieille famille d'Auvergne dont il vient d'être parlé est distincte d'une famille Cisterne de Courtiras qui a occupé un rang distingué dans la bourgeoisie du Vendômois. C'est à cette dernière famille qu'appartenait la vicomtesse de Poilloüe de Saint-Mars, décédée en 1872, qui fut si connue comme romancière sous le pseudonyme de comtesse Dash. » (*Dictionnaire des familles françaises anciennes ou notables à la fin du XIXe siècle*, par G. d'E.-A. [Gustave Chaix d'Est-Ange], Évreux, imp. Hérisssey, t. onzième, p. 14).

et de Joug, vivant en 1185. C'est un militaire, alors capitaine des Dragons du Rhône. Selon la règle, il a demandé au ministre, le 7 septembre 1822, par l'intermédiaire du colonel de la 1ère Division de Poitiers, une permission de mariage afin d'épouser Mlle Anna Gabrielle Cisternes, espérant « que tous les renseignements pris « sur la famille et la personne de cette demoiselle » rendront le colonel favorable à sa demande. La permission de mariage est accordée le 27 septembre 1822 par le colonel : « cette demoiselle, ainsi que sa famille jouissent de la meilleure réputation. »⁴ La « Permission de mariage » est annexée à l'acte du mariage célébré à Poitiers le 9 octobre 1822⁵.

⁴ Voir son dossier, conservé au Service historique des armées : 8 yd 3224.

⁵ Acte de mariage : « L'an mil huit cent vingt-deux et le neuf du mois d'octobre à midi par devant nous maire officier de l'état civil de la commune et canton de Poitiers, département de la Vienne, sont comparus Eugène Jules Poillou, vicomte de Saint-Mars capitaine aux dragons du Rhône, chevalier de l'ordre de la Légion d'honneur, âgé de vingt-sept ans, né à Limours, département de Seine-et-Oise, demeurant à Poitiers, fils majeur et légitime de monsieur Jules Gabriel Poillou, marquis de Saint-Mars, décédé à Barbezieux département de la Charente le neuf septembre mil huit cent dix comme il est constaté par l'acte de décès délivré à Barbezieux / le vingt septembre mil huit cent dix, et de dame Louise Amélie Dubois de Courval demeurante au Château de Fontaine-Robert département de Loiret consentante ainsi qu'il résulte de son consentement passé à Paris le vingt-huit septembre dernier devant Vavin et son collègue, notaires royaux, lequel restera annexé au présent registre,

« Et mademoiselle Gabrielle Anna Cisternes âgée de dix-huit ans, née à Poitiers, y demeurant, fille mineure et légitime de Monsieur Antoine Cisternes, directeur de l'enregistrement et des domaines, et de dame Anne Louise Horens ci présents et consentants demeurant à Poitiers, lesquels nous ont requis de procéder à la célébration du mariage projeté entre eux et dont les publications ont été faites devant la principale porte de notre maison commune les vingt-neuf septembre dernier et six du présent mois à midi. Aucune opposition audit mariage ne nous ayant été signifiée faisant droit à leur réquisition après avoir donné lecture de toutes les pièces ci-dessus mentionnées et du chapitre six du titre du code civil intitulé du mariage ainsi que d'une permission de son Excellence le Ministre de la Guerre en date du vingt-sept septembre dernier, lequel restera annexé au présent registre, avons demandé au futur époux et à la future épouse s'ils veulent se prendre pour mari et pour femme, chacun ayant répondu séparément et affirmativement déclarons au nom de la loi que ledit Monsieur Eugène Jules Poillou de Saint-Mars et ladite Gabrielle Anna Cisternes sont unis par le mariage de quoi avons dressé acte en présence de Messieurs Charles Sébastien Ignace de Thiriet lieutenant colonel aux dragons du Rhône, chevalier des ordres royaux de Saint-Louis et de la Légion d'honneur âgé de quarante-cinq ans, de Charles de Maisonneuve capitaine audit régiment chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur, âgé de trente-quatre ans amis de l'époux, de Messieurs Louis André Dupatural, lieutenant colonel chevalier des ordres royaux de Saint-Louis et de la Légion d'honneur, âgé de quarante-huit ans, cousin de l'épouse, et de Pierre Marie Claude de Tudert chevalier de Saint-Louis âgé de cinquante-trois ans, ami de l'épouse, demeurant à Poitiers, lecture à eux faite ainsi qu'aux parties contractantes du présent acte de mariage, ils ont signé avec nous. »

Ce n'est pas le lieu ici, lieu littéraire par excellence, de restituer servitudes et grandeurs d'un destin militaire, telle qu'on pourrait la reconstituer à partir de son dossier militaire. Retenons-en seulement quelques grands traits.

Pendant les années de vie commune, il passe le 24 février 1823 dans le 2^e régiment de cuirassiers de la garde royale ; il effectue en 1823 la campagne d'Espagne, sous le lieutenant général Bordesoult et le duc de Reggio ; le 15 octobre 1824, il est nommé capitaine d'habillement du 2^e régiment des Dragons du Doubs ; le 2 février 1827, capitaine d'escadron du 2^e régiment de Dragons ; et, le 20 septembre 1830, en Algérie, officier d'ordonnance près de M. le lieutenant général comte Lovredo, nommé provisoirement par M. le lieutenant général Clausel, commandant en chef l'armée d'Afrique ; il est par la suite confirmé dans ce grade ; le 11 janvier 1832, il passe au 2^e régiment de lanciers.

Épouse de militaire, la vicomtesse de Saint-Mars se déplace au gré des changements de garnison des régiments de son mari : de Nevers à Moulins, de Colmar à Épinal, d'Épinal à Paris (1832). L'ennui des villes de province pourrait seul expliquer le bovarisme avant l'heure de la jeune femme, entraînant la séparation d'avec son mari.

Après celle-ci, Eugène de Saint-Mars, selon le lieutenant colonel Dejean, qui l'inspectera en 1839, regardé comme un des bons chefs d'escadron de l'armée, et comme l'un des premiers que l'on doit nommer lieutenant colonel ».

En effet, lieutenant colonel au 8^e régiment de chasseurs (28 juillet 1840), colonel au 9^e régiment de dragons (8 novembre 1846), il participera à la répression à Lyon des mouvements révolutionnaires de 1848. « Le 9^e dragons est tellement connu à Lyon pour son dévouement à l'ordre, que les anarchistes les avait désignés tous au poignard des assassins. Le digne colonel de ce régiment lui a inspiré de tels sentiments que chaque soldat de ce corps a la dignité de sa position, et inspire la confiance partout où il se trouve. Le colonel a tout fait avec un zèle et une intelligence inouis. Tous les bons journaux de Lyon le citent comme ayant droit à une récompense qui ferait la satisfaction de tous les honnêtes gens de Lyon. »

Son zèle lui vaut d'être nommé, le 8 novembre 1848, commandeur de la Légion d'honneur. Général de brigade, placé depuis 1857 dans le cadre de réserve, il mourra à Nancy, où il avait été nommé le 22 décembre 1851 commandant de la 2^e subdivision de la division militaire à Nancy (devenu la 3^e subdivision le 26 décembre 1851).

D'après le *Dictionnaire de biographie française* de Roman d'Amat, la vicomtesse aurait eu de son militaire de mari un fils dont sont données les initiales (J.E.D., militaire lui aussi, sous-lieutenant en 1848. Jules Édouard

Désiré, qui semble correspondre aux initiales n'est pas le fils, mais le neveu d'Eugène.

Le troisième nom : le nom auctorial

Selon Audebrand : « Elle s'était, de bonne heure, séparée à l'amiable et, n'ayant pas de fortune, pour vivre d'une manière honorable, elle avait dû prendre le parti d'écrire [...] Jeune et élégante, elle fut patronnée tour à tour par Alexandre Dumas et par Roger de Beauvoir [...], c'étaient deux galants que l'ironie du sort condamnait à se rencontrer souvent dans les mêmes ruelles et, chose curieuse, à s'y donner la main. Grâce à leur crédit, la débutante eut accès à la *Revue de Paris* et chez les libraires. On lui fit vite un nom et une clientèle. »⁶

La jeune femme a peut-être bénéficié de l'appui Roger de Beauvoir pour être imprimée dans la *Revue de Paris* ; mais sa première contribution à cette revue, déjà signée du nom de *comtesse Dash* [« Jeunesse d'une vieille femme – Le grand-père de tous mes chiens », Tome XXV, janvier 1836, p. 102-121], précède sa première rencontre avec Dumas ; d'après *Mémoire des autres*, la jeune femme, ayant déjà fait paraître plusieurs nouvelles et ayant « une espèce de d'idée de faire du théâtre », se fait présenter à ce dernier par Ida Ferrier (à qui elle a écrit « sous son pseudonyme encore inconnu »), alors que l'écrivain purge du 18 septembre au 3 octobre 1836, une peine dans la prison de la Garde nationale, le fameux hôtel des z'Haricots⁷.

Parmi ses premières nouvelles, on peut citer celle qui figure dans les *Étrennes de la jeunesse, dédiées aux deux sexes*, par MM. Émile Deschamps, vicomte Walsh, Jules de Saint-Félix, comtesse Dash, etc..., publiée par le *Journal de la Jeunesse, religieux, historique, scientifique, artistique et littéraire* dont la direction est assumée par deux prêtres, Bousquet et Th. Perrin.

L'origine de ce pseudonyme sous laquelle la vicomtesse de Saint-Mars entrait en littérature et qui parfois sera orthographié comtesse d'Ash (*La Duchesse d'Éponnes, Le Château de la Roche-Sanglante, Mademoiselle de La Tour Du Pin*), est révélée par Villemessant, dont la comtesse a été la

⁶ *Op. cit.*, p. 309. Audebrand fait allusion à l'anecdote grivoise et apocryphe bien connue selon laquelle Dumas, ayant surpris Ida Ferrier, aurait fini par dessus le corps de celle-ci à lui tendre la main en lui disant : « Allons, faisons comme les anciens Romains, réconcilions-nous sur la place publique ! »

⁷ *Mémoire des autres*, publiés par Clément Rochel, la Librairie illustrée. III. *Souvenirs anecdotiques sur Charles X et la Révolution de Juillet*, ch. XVI.

collaboratrice de tous les journaux, de *la Sylphide* à *l'Événement* : « Elle allait beaucoup chez une princesse russe [la princesse Mestcherska, selon la préface de *Mémoire des autres*] où se réunissait la fleur de la littérature d'alors : Victor Hugo, Alexandre Dumas, Alfred de Vigny, Eugène Sue, etc. [...] Cependant, le choix du nom n'avancait pas, et chaque jour défaisait le travail de la veille. Un soir, impatientée de ce délai, elle arriva avec une résolution prise ; elle voulait être baptisée, et quelque fut le nom qu'on lui donnerait, elle ne le changerait plus. « Il fallait en finir/ - Eh bien, lui répondit la princesse après un instant de réflexion, que Dash soit votre parrain, appelez-vous comtesse Dash./ Dash était un chien de l'espèce des *blenheims*, appartenant à la princesse, et que Mme de Saint-Mars aimait beaucoup. »⁸

La grande production de la comtesse ne commence qu'en 1840 avec *Le Jeu de la reine*, édité par Desessart : « On fut curieux de savoir comment une femme du monde pouvait écrire, et l'édition fut enlevée en six semaines. Le goût était encore aux choses de bonne compagnie : l'auteur du *Jeu de la Reine* se fit tout de suite un public qui ne l'a pas abandonnée et qui reste le sien. » assure Villemessant⁹. Parmi les recenseurs, Jules Barbey d'Aurevilly qui donne un compte rendu flatteur du roman dans *Le Nouvelliste* (29 décembre 1838), préludant à une longue familiarité : ainsi le 6 janvier 1851, dans une lettre à Trébutien, Barbey évoque une soirée chez la comtesse : « Ce soir, chez la comtesse Dash, où par parenthèse, j'ai été le Roi au gâteau. J'ai, en fait de conversation, exécuté des symphonies à grand orchestre et je suis rentré à deux et trois heures du matin. » À partir du *Jeu de la Reine*, le lecteur fidèle de la comtesse aura du grain à moudre, car le rythme de sa production ira augmentant au fil des années. Audebrand attribuait cette fécondité pléthorique à son désir de maintenir « un certain luxe », auquel elle était habituée. En vain, semble-t-il, puisque débutant sa vie parisienne dans « un très-beau rez-de-chaussée d'un hôtel, rue d'Anjou-Saint-Honoré, elle la termine dans un modeste appartement des Batignolles, 8, rue Nollet. « La comtesse Dash a publié en vingt ans plus de quarante romans, dont les sujets sont d'ordinaire empruntés aux mœurs du grand monde ou aux traditions monarchiques » constate le *Vapereau* de 1861. On compte en effet dans les titres, quatre princesses, quatre duchesses, trois comtesses et deux marquises.

Dix ans plus tard, le même *Vapereau* s'exclame : « Le *Journal de la librairie* enregistre sous son nom jusqu'à cinq et six romans par année, et, découragé, avoue citer un peu au hasard certains de ces romans ».

⁸ *Mémoires d'un journaliste*, E. Dentu, 1884, p. 109.

⁹ *Ibid.*, p. 107.

La comtesse Dash a, par ailleurs, collaboré à de nombreux journaux et revues, comme le *Journal des jeunes personnes*, *La France élégante*. *Journal des femmes*, *La Mode de Paris*, *journal du monde élégant*, bi-mensuel dirigé par Marie de Milly, où son nom apparaît, dès le sommaire du numéro spécimen, le 1^{er} mars 1857¹⁰ et dont un prospectus du 1^{er} octobre 1857 la désigne comme rédactrice en chef.

Le quatrième nom : le nom sentimental

Auteur de romans dont les héroïnes sont le plus souvent des grandes dames et des princesses, la comtesse Dash va vivre elle-même un roman tel qu'elle se plaît à en inventer, et qu'Audebrand résume ainsi : « une manière d'enlèvement par un Moldave, un voyage en Roumanie, où l'on devait se marier ; puis, par ordre d'un hospodar, qui n'était autre que le père du ravisseur, une récurrence par delà les frontières, avec défense de reparaître dans le pays. »

Un article du *Courrier français*, repris le 9 juin 1845 par *La Presse*, dans le feuilleton de laquelle ont paru «divers romans et nouvelles», développe cet épisode romanesque, qui «pour n'être pas vraisemblable, n'en est pas moins vrai » :

Il y a environ deux ans vint à Paris le fils du prince Stourdza, hospodar de la Moldavie, pour perfectionner son éducation. N'est-ce pas à Paris que toutes les nations, voisines ou lointaines, viennent prendre leurs grades en civilisation ? Mais la civilisation ne s'apprend pas aux écoles plus que dans les salons, et le jeune prince y aperçut une dame, belle, élégante, spirituelle, dont le front était voilé d'une vapeur mélancolique qui lui prêtait un charme nouveau : c'était Mme la comtesse Dash. D'ici vous voyez que le prince devient éperdument

¹⁰ *Mademoiselle de Blois*, par la Comtesse Dash (p. 2-6) ; *Histoire d'un petit chien* (n°9, 1^{er} août 1857, p. 132-138) ; *Une mystérieuse captive* (3^e année, n°7, 1^{er} janvier 1858, p. 100-103), *Le Mari de ma sœur* (n°11, 1^{er} mars 1858, p. 164-167), *Sylvie* (n°13, 1^{er} avril, p. 196-202 ; n°14, 16 avril, 211-217 ; n°15, 1^{er} mai, 228-232 ; n°16, 16 mai, p. 243-251 ; n°17, 1^{er} juin, p. 259-267, n°18, 16 juin, p. 276-279 / fin du 1^{er} volume/ n°19, 1^{er} juillet, p. 291-295, n° 20, 16 juillet, p. 308-314, n°21, 1^{er} août, p. 323-333, n°22, 16 août, p. 339-344 ; n°23, 1^{er} septembre, p. 356-362 ; n°24, 16 septembre, p. 372-378, n°25, 1^{er} octobre, p. 88-391) ; *Histoire d'un petit chien* (3^e année, n°5, 1^{er} janvier 1859, p. 70-74) ; *Le Livre des femmes* (3^e année, n°11, 1^{er} avril, p. 163-170 ; n°12, 16 avril, p. 181-183 ; n°14, 16 mai, p. 212-214 ; n°16, 1^{er} juin, p. 228-229 ; n°17, 16 juin, p. 245-246 ; n°18, 1^{er} juillet, p. 260-262 [La comtesse d'Ash en endosse la maternité de cet essai] ; n°19, 1^{er} août, p. 276-280 ; n°21, 1^{er} octobre, p. 308-313 ; 4^e année, n° 1, 1^{er} novembre, p. 5-10 ; n°2, 1^{er} décembre, p. 21-25 ; *L'éducation*, n°3, 1^{er} janvier 1860: p. 36-38 ; *La maîtresse de maison*, n°4, 1^{er} février: p. 53-55 n°5, 1^{er} mars 60, p. 68-69 ; *L'étiquette* n°9, 15 juillet, p. 139- 143.

amoureux. En repartant pour la Moldavie, aurait-il laissé la plus chère partie de lui-même ? D'ailleurs, en retournant sur une terre à moitié barbare, n'était-il pas excusable d'y emporter une image vivante de la civilisation française ? Il enleva la comtesse.

Un enlèvement aide quelquefois au dénouement, mais ce n'est pas toujours le dénouement même, du moins ce n'est pas le plus sûr ; rien n'égale, en pareille matière, le mariage.

Hélas ! que d'obstacles à surmonter ! Partout il y a des pères, même en Moldavie, et le prince régnant fit ce qu'ils font tous : il refusa son consentement, puis il le promit, à condition d'un ajournement [...] Ce n'est pas tout, la comtesse était mariée, quoique depuis longtemps elle se fût retirée de ses liens et librement dépouillée d'un nom honorable. Par bonheur, la Moldavie est un pays moins civilisé que la France ; il s'y trouve des lois qui permettent l'annulation d'un premier mariage et le bénéfice d'un divorce, légalement acquis à la fugitive, lui a permis de recevoir une nouvelle bénédiction nuptiale. D'ailleurs, sans doute, le jeune prince avait médité sur l'exemple de son père qui, lui aussi, a mis à profit la législation de sa principauté pour divorcer et se remarier.

Voilà donc la comtesse devenue une princesse moldave, du nom glorieux de Stourdza. Cet événement a fait du bruit à la cour de l'hospodar, parmi la noblesse du pays, et l'hospodar a exilé son fils, sans le séparer de la princesse, dans une terre où leur lune de miel se passe le plus doucement du monde.

Pour appuyer la vérité de son récit, le *Courrier français* reproduit la lettre suivante, écrite par la comtesse à un de ses amis :

Perimi, le lundi 12 mai.

Ceci est un billet de faire-part, mon cher comte, vous voudrez bien le recevoir comme tel d'une ancienne amie, et j'espère qu'il vous fera plaisir. Le roman a eu son dénouement prévu, je suis aussi heureuse que possible : j'ai un magnifique avenir, un mari dont le seul défaut est d'être trop beau et trop jeune ; tout cela me semble un rêve. J'ai changé ma vie d'isolement et de chagrin contre un bonheur véritable, mes amis le comprendront et seront les premiers à m'en féliciter. Le prince régnant n'a pas encore pardonné à son fils ce mariage qu'il avait remis à deux ans, tout en y ayant consenti néanmoins. Nous sommes exilés de Jassy, de la cour, dans cette terre où nous nous trouvons à merveille. Un autre jour, je vous conterai ce pays, ses mœurs et sa vie étrange ; aujourd'hui cette lettre est presque officielle et de cérémonie. Le seul nuage à notre bonheur, c'est la colère de S.A.S. Nous serions, le prince et moi, profondément affligés si nous n'avions pas l'espoir de l'apaiser un jour. La mère du prince est excellente pour moi, elle est venue nous voir deux fois depuis dix jours que nous sommes mariés. J'ai aussi trouvé une grande sympathie dans la société et la noblesse de

Moldavie. Tout cela me fait espérer que mon beau-père nous accordera enfin son pardon que nous désirons si vivement.

Princesse G. Stourdza.

Quelques jours plus tard, *La Presse* du 14 juin consigne la fin du : « roman de Mme la vicomtesse de Saint-Mars (comtesse Dash) » : « À peine son mariage avec le prince Stourdza avait-il été célébré qu'il était déjà rompu. Il a été cassé le 9 mai par le métropolitain (chef de l'église grecque), après avoir rassemblé à cet effet son conseil et ses évêques. »

Le 15 juin 1845, Gérard de Nerval, dans un « Courrier de Paris », feuilleton de *La Presse*, se refuse de parler « de l'aventure déjà trop célèbre d'une célèbre vicomtesse, qui a eu pour beaucoup de gens le tort d'avoir de l'esprit et d'en donner la preuve écrite ». « Les chroniqueurs devraient montrer plus de réserve à parler d'une femme dont la vie littéraire n'a pas été sans gloire. On n'a d'ailleurs, encore, que des détails douteux sur une sorte d'alliance qui laisserait loin derrière elle l'état civil de Gretna-Green. Nous savons seulement qu'elle est vraisemblable, ayant vu en Allemagne beaucoup de ces mariages qu'autorisent les religions ou les coutumes locales ; mais parlons un peu du prince İwan Stourdza. Cet héritier présomptif du trône moldave fit son entrée à Paris au printemps dernier. Il avait alors vingt un ans et arrivait d'Allemagne où il avait plus étudié que compris la philosophie d'Hégel. Sa taille et sa force herculéenne le mirent d'abord en relief ; il partageait son temps entre les salons, les salles d'armes et les tirs. Il excellait dans le doublement des balles, le banc d'épreuves, le tir à commandement ; mais ce qui n'aurait tenté ni M. de Varaignes, ni M. de Malassis, ni Mlle Page, ni M. le comte d'Houdetot, il enlevait à bras tendu un homme assis sur sa main. Le prince Iwan n'ayant pas toujours un homme à sa disposition pour cet exercice, s'était fait fabriquer d'étranges castagnettes : c'étaient deux paires de boulets pesant chacun cent cinquante livres et réunis par une poignée en fer avec des ornements en cuivre ; ayant cela aux mains, le prince conservait la légèreté d'un page et se livrait à de surprenants équilibres. Nous rapportons ce fait sur la foi de ses intimes, ne l'ayant pas vu déployer ces sortes de talents aux soirées du mercredi d'Alexandre Dumas, qu'il honorait assidûment de sa présence. »

Qui était l'enleveur de cette femme-auteur qui avait dépassé la quarantaine, mais qui, si son portrait par Carl von Steuben, de 1844, n'est pas trop flatteur, était encore fort belle ? C'était Grigore Sturza, de presque vingt ans son cadet (né en 1821, mort le 12 janvier 1901), fils de Mihail Sturza (Jassy, 27 avril 1794-Paris, 8 mai 1884), moderniste prince de Moldavie d'avril 1834 à juin 1849.

Selon une version moldave, le jeune prince, dont l'impressionnante force physique lui permettait de transporter un veau sur ses épaules, d'où son surnom de *Beyzadea Vitel* (*Beyzade* : fils de prince et *vitel* : veau), le jeune prince donc avait fait venir la comtesse Dash à son château de Perieni, non loin de Jassy, à l'insu de son père. « Désireux consacrer une liaison commencée à Paris, il contraignit le pope du village de bénir leur union, - le pope obéit, mais s'en fut le lendemain tout raconter au métropole de Jassy, qui, sur l'invitation du prince régnant, annula le mariage. Sur-le-champ, les deux cents landiers, qui représentaient toute la cavalerie moldave de l'époque, partirent pour le château de Perieni ; quelques jours de siège eurent raison des rebelles on embarqua la comtesse dans une calèche qui la déposa brisée de fatigue à Cernowitz, tandis que son princier amant s'enfuit vers les couvents de Neamtsou, où il attendit l'apaisement de la colère paternelle. »¹¹.

C'est sans aucun doute, à cette aventure d'amour que le vicomte d'Arincourt fait allusion dans une lettre qui, répondant à une touchante lettre de la vicomtesse de Saint-Mars, compatit à ses souffrances : « S'il m'était possible de contribuer à les adoucir, je me trouverais heureux de l'essayer, mais que votre position est cruelle ! [...] Toute l'Europe a retenti des événemens qui vous ont conduite où vous êtes [...] espérons que le ciel prendra pitié de vos peines, il n'est rien d'irréparable ici-bas et ceux qui ont lu vos charmantes pages ne sauraient refuser leur intérêt à celle qui les a écrites. »

Cette aventure romanesque était vouée à devenir roman : ce sera *Michaël le Moldave*, roman historique en deux volumes publiés par Pétion en 1848 dans lequel elle a tenté « de réunir les faits les plus brillants d'une nation dont le passé a été magnifique », passé rappelé par la magnificence des costumes, la splendeur des bijoux dont se couvrent les grandes dames, la beauté des tapis décorant les appartements. Son héros, Michaël Cantémir, neveu de Constantin Cantémir, prince de Moldavie, à la fin du XVIIe siècle, élevé à Versailles et à la Cour du Roi-Soleil, connaît des amours troublées avec une pseudo-bohémienne, Chivà, qui, comme par hasard, se trouve, à la fin du récit, être une jeune fille de la noblesse moldave. La comtesse Dash transpose dans le cadre fictif d'un autre siècle la peinture des gens de son temps, et, dans son intrigue sentimentale, sa propre aventure d'amour. L'idéal national s'incarne en Michaël dont la flamme patriotique s'accroît sous l'effet de l'amour de sa maîtresse¹².

¹¹ Charles Drouet, « Le Roumain dans la littérature française, *Le Mercure de France*, n°621, tome CLXXI, 1^{er} mai 1824, p. 603-606), d'après G. Sion, Souvenirs contemporains (en roumain).

¹² « Peu de temps après l'apparition du livre de Vaillant, en 1846 [*La Romaine, ou Histoire, langue, littérature, orographie, statistique des peuples de la langue d'or, Ardaliens, Vallaques et*

Sur ses vieux jours, la comtesse Dash, assure-t-on, aimait encore à se parer de la belle pelisse moldave que lui avait donnée celui qui avait été brièvement son second mari.

Le quatrième nom : le nom journalistique

Lorsque Dumas à la fin de 1853 fonde son journal littéraire *Le Mousquetaire*, il ouvre les portes à la Maison d'Or, siège du journal, à sa vieille amie : « La comtesse Dash n'était plus une jeune femme. Une obésité précoce avait fait disparaître la gracilité de sa taille ; mais ni le temps, ni les nécessités de la vie à combattre n'avaient émoussé les traits toujours si vifs de son esprit [...] Elle s'adonnait à la chronique, genre souverainement parisien [...] elle s'escrimait à faire des racontars relatifs au monde, au demi-monde, aux théâtres, aux concerts et aux soirées d'artistes. Pendant deux mois, elle a fourni ainsi bon nombre de faits curieux, d'anecdotes et de petits portraits. Elle était pauvre, je l'ai déjà dit, et, n'ignorant rien de cette particularité, Alexandre Dumas, agité tout le premier, de doutes sur la solidité ou sur l'exactitude de sa caisse, avait stipulé que la comtesse ne devait rien perdre. Ainsi, pour qu'elle fût plus certaine de recevoir le prix de son labeur, on prélèverait vingt francs sur la recette de chaque jour et on la payerait, si cela se pouvait, en une pièce d'or. »¹³

Ses chroniques étaient signées Marie Michon, « une des figures des *Trois Mousquetaires* » écrit encore Audebrand. Le nom de Marie Michon est lui-même, on le sait, un pseudonyme, nom emprunté par la duchesse de Chevreuse en exil à Tours pour correspondre avec son amant Aramis. *Le Mousquetaire* ne renferme que cinq chroniques, insérées en « Variétés » et intitulées « Le Monde », dont la première est imprimée le 27 novembre 1853 et la cinquième le 18 janvier 1854, une dernière chronique apparaissant un

Moldaves, résumés sous le nom de Romans, par J.-A. Vaillant, A. Bertrand, 1844, 3 vol. in-8°], on lisait à Paris, avec l'intérêt que devait inspirer une action romanesque située dans un pays lointain, un roman de la comtesse Dash, Michel le Moldave. Il est question dans ce récit d'un Michel Cantemir imaginaire, qui, revenant de France, avec un ami français, tente de réunir les membres du parti de l'indépendance roumaine pour devenir, contre les Turcs aussi bien que contre les Polonais envahisseurs, roi de la Dacie unifiée.. » (N. Jorga, *Histoire des relations entre la France et les Roumains*, Préface de Charles Bémont, 1918).

¹³ Ph. Audebrand, op. cit., p. 312.

an plus tard¹⁴. Dans un registre nostalgique, car le monde n'est plus ce qu'il était, la comtesse, en moraliste, y évoque la vie aristocratique (salons, bals, modes, théâtres de société, campagne), tout en développant parfois de courtes nouvelles (le bichon annonçant bonheur ou malheur). C'est de ce même pseudonyme qu'elle signe quatre « Lettres à d'Artagnan » (6, 13, 20 février ; 7 mars 1868), imprimées dans le dernier journal de Dumas, *Le Dartagnan* ; un relevé de comptes établi par son administrateur Alfred Mercier, mentionne parmi les sommes avancées par M. et Mme Dumas, « À Mme Dash pour son courrier du 4 février : 30[francs] » (Autographe : Prague, Statni Ustredni Archiv, 23 (19).

Le cinquième et le sixième nom : noms masculins

Mais la comtesse a utilisé d'autres pseudonymes, masculins, ceux-ci, comme pour donner plus de poids ou de sérieux à ses écrits.

« Je ne puis passer sous silence le succès qu'ont eu au *Figaro* les *Portraits contemporains*, qu'elle signait Jacques Reynaud, et qui occupèrent pendant plus de deux ans la curiosité publique. » se souvient Villemessant¹⁵.

Le premier de ces cinquante portraits, celui de « M. de Lamartine, est inséré dans le journal de Villemessant, le 13 mai 1858¹⁶.

¹⁴ « Le Monde », figure dans les n° suivants : n°8, 27 novembre 1853; n°16, 5 décembre; n°23, 12 décembre; n°29, 18 décembre; n°50, 9 janvier 1854; n°59, 18 janvier 1854 ; n°41, 10 février 1855.

¹⁵ Mémoires d'un journaliste, op. cit, p. 111.

¹⁶ 2. A. Dumas père (27 mai) ; 3. Alex. Dumas fils (1^{er} juillet) ; 4. Jules Barbey d'Aureville; 5. M. H. de Saint-Georges (18 juillet); 6. Alfred de Musset (8 août) ; 7. George Sand (15 août) ; 8. M. de Courchamps (26 août); 9. Alphonse Karr (2 septembre); 10. le vicomte d'Arincourt (9 septembre) ; 11. Paul Lacroix (Bibliophile Jacob) (12 septembre); 12. Mlle Augustine Brohan (23 septembre); 13. Le comte de Vigny ; 14. Roger de Beauvoir (3 octobre); 15. Méry (10 octobre); 16. Gavarni (14 octobre); 17. Mme Arnould Plessy ; 18. Marie Taglioni (31 octobre); 19. Le vicomte Arthur de La Guéronnière (7 novembre); 21. François Ponsard (2 décembre); 22. Le comte de Morny (6 janvier 1859) ; 23. Meissonnier (27 janvier) ; 24. Thiers (20 février) ; 25. Villemain (3 mars). 26. Mme comtesse d'Agoult (13 mars),), 27. Mme E. de Girardin ; 28. P.-M. Millaud (20 mars) ; 29. G. Meyerbeer ; 30. M. Cousin, viennent encore, mais sans numérotation : M. Mirès (24 mai), le baron James de Rothschild (12 juillet), Isaac et Émile Pereire (23 juillet), Rossini (30 juillet) ; ceux qui suivent n'ont pas été repérés dans le journal : Ernest Feydeau ; P. de Béranger, M. Thiers, Rosina Stoltz, M. Villemain, Adélaïde Ristori, Rose Chéry (Mme Montigny), Pierre Leroux, Louis Jourdan, le docteur Cabarrus, F. Solar (Gazette de Paris, 19 mars 1859), Jules Lacroix, Eugène Scribe, E. Bénazet, le duc de Persigny, M. Sainte-Beuve, Arsène Houssaye, M. Mocquard, Théophile Gautier. Le Figaro, dans son n° du 16 octobre 1859, rend compte de l'édition de la première série des Portraits contemporains par Jacques Reynaud.

Ils ont été « écrits tranquillement sous la dictée impartiale de mes souvenirs et de mes observations » et « deviendront peut-être un jour de l'histoire ; peut-être aussi les bouleversements et les passions des hommes leur donneront-ils une autre couleur, peut-être s'effaceront-ils devant des transformations imprévues. Qui le sait ? Les jugements changent suivant la distance, suivant la lumière. Je dis ce que je sais et ce que je pense, j'ai la conscience intime et certaine de n'avoir fait de mal à personne, d'avoir indiqué légèrement les taches adhérentes à l'humaine faiblesse, j'attends donc patiemment l'avenir et je livre mes pauvres petites feuilles à leur destinée ; que Dieu les conduise ! »¹⁷

L'anonymat semble, dans un premier temps, avoir été respecté, si on se réfère à Paul Dhormoy : « Mais quel est donc ce Jacques Reynaud ? me demandera-t-on. Hélas ! Je n'en sais pas plus que les autres à ce sujet l'auteur a eu la gracieuseté de m'adresser un exemplaire de son livre, avec quelques lignes sur la première page ; mais ces lignes dans lesquelles j'espérais un indice sont écrites en lettres italiques et signées un *vieux célibataire inconnu* : Jacques Reynaud. »¹⁸.

La signature de Jacques Reynaud apparaît également imprimée en 1861 dans le journal *La Mode nouvelle* à la fin de deux « Portraits contemporains », l'un consacré à « Feue Sa Majesté l'Impératrice douairière de Russie », l'autre à « S. A. I. Madame la Grande-Duchesse Hélène de Russie ».

La comtesse « signait en même temps Henri Desroches, au *Constitutionnel*, [en 1859-1861]¹⁹, une causerie hebdomadaire qui passa tour à tour pour être de Mme de Solms, d'Henri de Pène et même de ce fantastique Henri Delaage, qui a peut-être inspiré beaucoup de feuilletons, mais qui, à coup sûr, n'en a jamais écrit un seul. »²⁰

¹⁷ Jacques Reynaud, *Portraits contemporains*, Amyot, 1864, p. [1]-2 (début du portrait I. (M. Mirès).

¹⁸ *Le Monde illustré*, 3^e année, n°131, 15 octobre 1859, « Bibliographie », p. 251.

¹⁹ La première chronique relevée est du 4 décembre 1859; ensuite 25 décembre 1859 ; 1er, 8, 15, 22, 29 janvier 1860; 12, 19, 26 février ; 4, 18, 25 mars ; 1er, 15, 22, 29 avril ; 6, 13, 20, 27 mai ; 3, 10, 17, 24 juin ; 1er, 8, 15, 22, 29 juillet ; 5, 12, 19, 26 août ; 2, 9, 16, 23, 30 septembre ; 7, 14, 21, 28 octobre ; 4, 11, 18, 25 novembre ; 2, 9, 16, 23, 30 décembre ; 6, 13, 20, 27 janvier 1861 ; 3, 10, 17, 24 février ; 10, 24, 31 mars ; 7, 14, 21, 28 avril ; 5, 26 mai ; 2, 9, 16, 23, 30 juin ; 14, 21, 28 juillet ; 4, 11, 18, 25 août ; 8, 15, 22, 29 septembre ; 6, 13, 20, 27 octobre. « La semaine » de la comtesse Dash est remplacée par le « Courrier de la semaine » d'Edmond About. La Revue anecdotique des lettres et des arts. Nouvelle série. Numéro 2. Tome I. 2^e quinzaine de janvier, p. 46, se référant à un feuilleton du 23 [sic pour 22 janvier 1860], croit savoir que Henri Desroches est Mme de Narischkine.

²⁰ Georges d'Heilly, *Dictionnaire des pseudonymes*, E. Dentu, 1869, p. 73.

Cette chronique, insérée au rez-de-chaussée de la une et de la deux des numéros du dimanche, s'intitulait « La Semaine ».

« C'est dans ses petits écrits d'occasion, ses portraits, ses articles détachés, qu'il faut chercher la valeur véritable de cette femme distinguée. » estime G. d'Heilly²¹

Septième et huitième noms : noms nobiliaires de substitution

Elle a signé aussi Marquise de Vieuxbois. » nous apprend encore Georges d'Heilly. Le nom est parfois orthographié : Vieux-Bois. On retrouve, en effet, cette signature dans *Le Conseiller des dames et des demoiselles : journal d'économie domestique et de travaux d'aiguille*, revue féminine mensuelle créée en 1847 et dirigée par Z. Bourey, par exemple dans le tome deuxième, 1848-1849²², ou encore dans *La Gazette des Femmes*, hebdomadaires du samedi, dans le n° 95 duquel elle donne « Les Dames du Salon de 1843 » (1er avril 1843), puis *Les Deux Marquises* (1844).

D'après *Les Supercheries littéraires dévoilées : Galerie des auteurs apocryphes, supposés, déguisés, plagiaires, et des éditeurs infidèles de la littérature française pendant les quatre derniers siècles ...* par J.-M. Quérard (volume 5, 355), elle a également signé *Camille de Jailly* une chronique insérée dans *Le Figaro* en 1859 ; en effet, sous le titre « Causerie », cette signature apparaît les dimanches 16 et 23 janvier, 6 et 20 février, 6 et 27 mars 1859, la collection lacunaire du *Figaro*, dont les dimanches manquent du 10 avril au 9 octobre. Dans le n° du 27 mars, l'auteur consacre l'essentiel de sa chronique au retour de Russie de Dumas :

« Alexandre Dumas est à Paris, il n'y a pas un enfant qui ne sache son départ, son retour occupent les cent plumes des cent encriers qui remplacent avantagement les cent bouches de la renommée. Chacun veut l'avoir vu et savoir pertinemment ce qu'il dit et ce qu'il fait. Il est revenu plus brillant, plus étincelant que jamais. Il nous rapporte un autre Dumas ; quant à la figure, un Dumas brun, un Dumas barbu, dont la barbe n'est blanche que par échantillon, un Dumas rajeuni. Chose étrange, ses cheveux sont moins blancs qu'avant de s'en aller, ils ont pris un coup de soleil ; quant ses joues auront déteint, il sera superbe, il a laissé dix ans sur les mers antiques [...] Depuis le retour du grand Alexandre, la rue d'Amsterdam

²¹ *Ibid.*, p. 73.

²² « Aux dames abonnées » (p. 1), « Les jeux de salon » (p. 26), « Les accessoires au théâtre » (p. 79), « La petite poste du Paradis » (p. 326).

a repris sa physionomie, on y arrive en foule, amis et curieux abondent. Ils sont reçus avec la même verve et la même bonne grâce, non plus en pantalon à pied et en manches de toile, mais en chemise de soie, en paletot de laine blanche, en larges culottes de cachemire. On interroge et il répond, il corrige des épreuves, il lance des mots comme des fusées, il montre sa collection, il étale ses étoffes. Il explique ses pipes et ses pistolets, il accepte à dîner, il fait manger les autres, il déroule un plan de drame, il déclame des vers qu'il a traduits du russe, il fait la biographie de ceux qu'il a rencontrés, il s'informe de ce qui s'est passé en son absence, il écoute un collaborateur, il tend la main à un ami et sourit à une jolie femme. Il y a en lui une surabondance de vie physique et intellectuelle dont on est toujours surpris, quelque accoutumé qu'on y soit. Ce voyage lui a rendu toute sa sève ; il recommence un nouveau bail avec le talent et avec l'existence.

Neuvième nom : le nom périphrastique

À la même époque et dans le même journal, elle signe *Une vieille femme* des « Lettres sur la Société française. À M. B. Jouvin »²³ les dimanche 2 et 9 janvier 1859, Le Bibliophile Jacob ne la surnommait-il pas déjà avec ironie « le petit vieux des lettres » ?

Dixième nom : le nom stellaire

L'ensemble de trois astérisques, employé pour désigner une personne qu'on ne veut pas nommer (Monsieur ***), est une stratégie graphique chargée d'éveiller la curiosité qui a fait ses preuves en particulier sur les affiches de théâtre. On se rappelle la querelle opposant le directeur de la Porte Saint-Martin, Harel, et le jeune auteur de *La Tour de Nesle*, Frédéric Gaillardet, lorsque le directeur fit muer *La Tour de Nesle* par MM. Gaillardet et ***, en *La Tour de Nesle* par MM. *** et Gaillardet. *** dissimulait un nom que tout Paris connaissait : Alexandre Dumas. La bibliographie de la vicomtesse renferme elle aussi un *Monsieur Trois Étoiles*, publié par Louis de Potter, en 1858. Et l'un de ses romans : *La Bien-aimée du Sacré-Cœur. Clémence, comtesse d'Oeldenbourg*, est signé ****.dans sa publication en feuilleton intitulée *La Descente aux enfers*²⁴.

²³ Voir Firmin Maillard, « Histoire du Figaro », *Le Figaro*, 13 avril 1862.

²⁴ Le Crédit : 1^{ère} partie. La Bien-aimée du Sacré-Cœur, 29 janvier 1850-18 mai 1850 ; 2e partie. La Margrave, 12 juin-6 juillet 1850 ; 3e partie, 24 juillet-15 août, date à laquelle s'arrête le journal, qui imprime ce 15 août le chapitre VIII intitulé « Le Galop ».

Onzième nom : le nom caché, sous le manteau d’Alexandre Dumas

Le catalogue des imprimés de la Bibliothèque Alexandre Dumas comporte à l’article Dash, eux cent quatre-vingt neuf entrées, représentant cent trente-cinq titres, signés *Comtesse Dash* ou *d’Ash* et *Louis Reynaud* (nous ne saurions totalement affirmer que deux titres différents ne recouvrent pas parfois une même œuvre).

Le catalogue, qui ne prête qu’aux riches lui attribue encore : *Taïti, Marquises, Californie, journal de Madame Giovanni*, rédigé et publié par Alexandre Dumas, quatre volumes publiés par Alexandre Cadot, en 1856, avec ce commentaire : « Alexandre Dumas a publié en 1855 un journal de voyage dont une première version lui aurait été confiée par une dame se dissimulant sous le nom de Marie Giovanni. Cette dame est souvent identifiée à Gabrielle-Anne Cisterne de Courtiras, épouse du Poilloüe de Saint-Mars, dite la comtesse Dash. » La source du catalogue est la *Bibliographie des auteurs modernes de langue française*, par Hector Talvart et Joseph Place²⁵. Cette attribution semble très hasardeuse : la comtesse n’a, à notre connaissance, jamais donné dans le récit viatique, d’autant que la voyageuse, femme d’un commerçant italien qui, entre 1843 et 1853, touche à la Nouvelle-Zélande, aux îles du Pacifique, à la Californie et au Mexique, est loin de ressembler aux habituelles héroïnes de la Comtesse, friande de princesses et de grandes dames. Les notes fournies à Dumas pour ce journal doivent être attribuées à une aventurière aux multiples pseudonymes²⁶.

En revanche, trois œuvres, qu’il faut rendre à la comtesse, sont, dans le catalogue, omises sous le nom rubrique *Dash* :

1° *Vie et aventures de la princesse de Monaco*, deux volumes édités par Alexandre Cadot, en 1855²⁷.

²⁵ Tome V, 1935, n° 137, p. 26-27.

²⁶ Voir David Wilkie, « Marie Callegari in Australia: the Identity of Alexandre Dumas’s Narrator » in *Le Journal de Madame Giovanni*, Explorations, vol. 54. Winter 2013.

²⁷ Le texte est d’abord imprimé dans *Le Mousquetaire*, sous le titre : *Vie et aventures de Catherine-Charlotte de Gramont de Grimaldi, duchesse de Valentinois, princesse de Monaco*, à partir du 1er janvier 1854 [Alex. Dumas]; n°44, 2 janvier; « Causeries avec mes lecteurs », n°44, 2/3 janvier; n°45, 4 janvier (II); n°46, 5 janvier; n°47, 6 janvier (III); n°48, 7 janvier; n°51, 10 janvier (IV); n°52, 11 janvier; n°53, 12 janvier (V); n°54, 13 janvier; n°55, 14 janvier (VI); n°57, 16 janvier (VII); n°59, 18 janvier; n°61, 20 janvier (VIII); n°62, 21 janvier (IX); n°63, 22 janvier; n°64, 23 janvier (X); n°66, 25 janvier (XI); n°68, 27 janvier (XII). Deuxième volume. n°70, 29 janvier (I); n°71, 30 janvier (II); n°72, 31 janvier (III); n°73, 1er février (IV); n°74, 2 février (V); n°76, 4 février (VI); n°78, 6 février (VII); n°79, 7 février; n°80, 8 février (VIII); n°81, 9 février (IX); n°82, 10 février (X); n°83, 11 février (XI); n°87, 15 février (XII); n°91, 19 février (XIII), n°94, 22 février (XIV);

2° *La Dame de volupté, mémoires de Mlle de Luynes*, deux volumes édités par Michel Lévy, en 1864, qui avaient d'abord constitué la majeure partie du troisième volume de *La Maison de Savoie, depuis 1555 jusqu'à 1830*, publié sous le nom d'Alexandre Dumas et édité à Turin, entre 1852 et 1856, par Charles Perrin²⁸.

3° *Madame Du Deffand*, huit volumes édités par Alexandre Cadot, en 1856-1857²⁹, réduits à trois volumes en 1858 ; une nouvelle édition, en deux volumes, est publiée par Michel Lévy en 1867, le premier volume portant le titre de *Mémoires d'une aveugle. Madame Du Deffand*, le second celui de *Les Confessions de la marquise*.

Absents donc sous le nom de la *comtesse Dash*, où peut-on localiser ces ouvrages ? Parmi les milliers d'entrées attachées au nom d'*Alexandre Dumas*³⁰, dont, par ailleurs elles font partie des *Œuvres complètes* des éditions Michel Lévy. La mention portée sur les pages de titre : « publiés ou publié (*La Dame de volupté, Madame Du Deffand*), et recueillies (*Vie et aventures de la princesse de Monaco*) par Alexandre Dumas, explique ce classement sous le nom d'Alexandre Dumas, tout en définissant l'apport de l'écrivain, présenté comme un responsable de l'édition, non comme le créateur : son nom, qui est aussi, par parenthèse un pseudonyme, sécrète une plus-value commerciale dont il compte faire bénéficier sa vieille amie. Sa principale intervention – on

n°95, 23 février (XV); n°96, 24 février; n°97, 25 février (XVI). Troisième volume, n°128, 29 mars (I); n°129, 30 mars (II); n°130, 31 mars (III); n°131, 1er avril (IV); n°133, 3 avril (V); n°134, 4 avril (VI); n°139, 9 avril (VII); n°140, 10 avril (VIII); n°141, 11 avril (IX); n°142, 12 avril (X); n°143, 13 avril (XI); n°168, 9 mai (XII), n°169, 10 mai (XIII), n°171, 12 mai (XIV), n°172, 13 mai (XIV-XV), n°173, 14 mai; n°174, 15 mai (XVI). Quatrième volume. n°193, 4 juin (I); n°195, 8 juin (II), n°197, 9 juin (III), n°197, 9 juin; n°199, 11 juin (IV); n°203, 15 juin (V); n°208, 20 juin (V), n°210, 22 juin (VII); n°211, 23 juin (VIII); n°212, 24 juin (VIII); n°237, 19 juillet (IX); n°238, 20 juillet (X); n°239, 21 juillet (XI); n°240, 22 juillet (XII); n°241, 23 juillet (XIII); n°242, 24 juillet (XIII); n°243, 25 juillet (XIV); n°250, 1er août (XV); n°252, 3 août (XVII); n°253, 4 août (XVIII); n°254, 5 août (XIX); n°255, 6 août (XX); n°256, 7 août (XXI).-- Cinquième volume, n°257, 8 août (I); n°259, 10 août (II); n°262, 13 août (III); n°263, 14 août (IV); n°264, 15 août (V); n°286, 7 septembre (VI); n°287, 8 septembre (VII); n°288, 9 septembre (VIII); n°289, 10 septembre (IX); n°290, 11 septembre (X); n°291, 12 septembre (XI); n°292, 13 septembre (XII); n°293, 14 septembre (XIII); n°294, 15 septembre (XIV); n°296, 17 septembre (XV); n°297, 18 septembre (XVII).

²⁸ D'après J.M. Quéraud, la première partie des Mémoires de la comtesse de Verrue est imprimée dans *Le Constitutionnel*, vers 1856.

²⁹ L'œuvre est incomplètement publiée en feuilleton (incomplète), sous le titre de *Le Secrétaire de la marquise du Deffand*, dans *Le Mousquetaire*, entre le 6 juin et le 3 décembre 1855.

³⁰ *Vie et aventures de la princesse de Monaco* : entrées 3300-3301 ; *La Dame de volupté* : entrées 1036 à 1039 ; *Madame Du Deffand* : entrées : 1926-1928.

ne peut tout à fait exclure de possibles retouches - est de faire précéder, dans deux des trois cas, le texte d'une préface ou d'un avant-propos.

La « Causerie avec mes lecteurs » qui annonce *Vie et aventures de la princesse de Monaco*, commence par une déclaration comiquement déclamatoire : « Tout homme publiant l'histoire d'un prince, d'une princesse, d'un grand seigneur ou d'une danseuse [allusion probable aux *Adieux au monde. Mémoires de Céleste Mogador*, publiés en 1854], écrite par lui-même ou par elle-même, doit compte au public qui doute toujours, de l'authenticité de ces sortes de livres, de la façon dont ces sortes de livres sont tombés entre ses mains. », ensuite il relate « les faits dans toute leur simplicité », c'est-à-dire comment il est entré en possession de « quatre volumes manuscrits, intitulés *Vie et aventures de Catherine-Charlotte de Gramont de Grimaldi, duchesse de Valentinois, princesse de Monaco* : en 1835, au cours d'un premier passage à Monaco, objet d'un chapitre d'*Une année à Florence* qu'il reproduit in extenso, il avait remarqué l'enseigne de Marianne Casanove qui vendait *pain et modes* ; ce serait le fils de cette Marianne Casanove qui lui aurait confié les volumes manuscrits dont s'était emparés son grand-père lors de l'intrusion du peuple dans le palais du prince Honoré IV, en 1793. Dumas, qui en P.S. répète haut et fort qu'il est « purement et simplement l'éditeur de l'œuvre », conclut que « ce qui en garantit mieux que tous les détails bibliographiques l'authenticité, c'est ce style du commencement du dix-huitième siècle auquel il est impossible de se tromper. On voit que la femme qui a écrit le livre que l'on va lire a familiarisé avec Mme de Grignan et écrit sur la table et avec la plume de Mme de Sévigné ».

Le début des mémoires de cette femme est imprimé le lendemain : après s'être référée aux personnes un peu considérables de son temps qui ont écrit l'histoire de leur vie, elle exprime le sens du récit qui va suivre : « Ce n'est pas pour les autres que je veux raconter les événements auxquels j'ai pris part : c'est pour moi, c'est surtout pour un homme qui a seul possédé mon cœur, et auquel je le dévoilerai tout entier. »

La périphrase « la femme qui a écrit le livre » présente une certaine ambiguïté, bien volontaire : est-ce la mémorialiste supposée, Catherine-Charlotte de Gramont de Grimaldi, duchesse de Valentinois, princesse de Monaco ou est-ce l'écrivain qui a vraiment tenu la plume d'une fiction ?

L'avant-propos à *La Dame de volupté* contribue à réduire cette ambiguïté. Après avoir rappelé la façon, aussi inattendue qu'extraordinaire, dont les *Mémoires de Mme de Monaco* lui étaient jadis tombés dans ses mains, Dumas lève, en effet le voile, sur la genèse de la première œuvre :

Ne m'occupant point d'habitude de ce genre de publication, je les donnai à revoir à une dame de mes amies, femme de beaucoup d'esprit ; cette amie n'a qu'un défaut, qui, pour cette circonstance, devenait une qualité : c'est de se croire vieille, parce qu'à force d'avoir lu les chroniques et mémoires des siècles passés, elle s'imagine avoir connu les gens qui figurent dans ces mémoires.

Les *Mémoires de la princesse de Monaco*, revus par elle et publiés par moi dans *le Mousquetaire*, eurent le plus grand succès [...] Que toute la gloire du succès qu'a obtenu, ou plutôt qu'ont obtenu la *Vie et Aventures de Catherine-Charlotte de Gramont de Grimaldi, duchesse de Valentinois, princesse de Monaco*, revienne donc à qui de droit, c'est-à-dire à ma bonne et chère amie la comtesse Dash !³¹

³¹ Dans *Le Mousquetaire*, du 1er septembre 1854, la comtesse Dash prétend que ces mémoires ne sont pas d'elle, mais d'une amie « un peu vieille », Mme de... : « À M. Alexandre Dumas.- Vous êtes, mon cher Dumas, l'homme le plus aimable et le plus dangereux du monde; vous imprimez votre esprit, et vous exigez que nous en ayons tous autant que vous, pour nous imprimer également, ce qui n'est pas possible; aussi vous en prêtez à vos amis, heureux si vous ne leur prêtez que cela, car il vous en reste toujours ! Me voilà aujourd'hui obligé de faire une confession, grâce à votre à votre charmante Causerie de mardi dernier [mardi 22 août 1854], et vous dérangez, sans vous en douter, une foule de coups de théâtre, et la jouissance préparée à l'amour-propre d'un auteur incognito. Tout ce que vous racontez est vrai, excepté une chose que vous ne saviez pas, que je vous avais cachée, parce que je l'avais promis, et qu'il me faut aujourd'hui révéler à tout le monde. La Princesse de Monaco n'est pas de moi. J'ai une amie, fort grande dame, un peu vieille, très-spirituelle, une sorte de bénédictin en jupons, qui passe sa vie à sa campagne, dans un château, au milieu d'une immense bibliothèque, avec tous les morts possibles: elle les trouve bien plus aimables que les vivants. Se trompe-t-elle ? Elle a entrepris une espèce d'histoire, des mémoires, de la société française; ainsi vous avez vu Mme de Monaco Elle a fait ceux de la princesse de Condé, sous Henri IV; ceux de Mme de Tencin, sous la Régence; ceux de Mme Du Deffand, sous Louis XV; ceux de la duchesse de Lauzun, sous Louis XVI. Tout cela est écrit avec le même bonheur de couleur locale que Madame de Monaco. C'est qu'elle a excessivement cherché; elle a des traditions de famille qui la rendent plus capable que personne de ce genre de travail. Enfin, elle a beaucoup connu M. de Courchamp, qui s'est si bien identifié avec la marquise de Créqui. Mme de ... a craint de lancer ce bagage sous son nom; elle est venue me trouver, me demander mon intermédiaire; elle m'a communiqué ses manuscrits, sur lesquels je lui ai donné un avis conforme au vôtre. J'ai promis de ne parler à qui que ce fût, même à vous, de ce nouveau bas-bleu, et, certes, elle ne l'est pas plus que moi, ce qui, j'ose le dire, est une de mes qualités. J'ai tenu ma promesse; je l'aurais tenue encore sans votre initiative, qui me force à repousser modestement la gloire dont vous m'honorez. Je ne puis me laisser parer ainsi, par votre amitié, de plumes brillantes qui ne m'appartiennent pas. Je tiens à votre disposition de beaux cahiers à tranches dorées de la part de notre chroniqueuse: elle a été excessivement flattée de votre lettre, et me charge de vous le dire. Vous choisirez maintenant pour le *Mousquetaire* dans les richesses que je vous ai citées. Vous pouvez commencer après la fin de la Monaco. Je suis heureuse d'avoir un souvenir de vous par le journal, car depuis longtemps j'en étais privée, et je vous prie de penser quelquefois à votre vieille amie./ Mme de ... finira bien, je l'espère, pour se faire connaître quand son masque la fatiguera./ Comtesse de Dash./ Courtiras, le 23 août 1854. »

Commentaire de Dumas : « Vous verrez que les *Mémoires de la princesse de Monaco*, malgré le succès qu'ils ont eu, personne ne va plus vouloir les avoir faits, et que je serai, moi, qui n'en ai pas écrit un mot, obligé de les prendre pour mon compte. »

Le succès appelant le succès, Dumas a été instamment prié par son amie de se mettre en quête de nouveaux mémoires.

Je me rappelai qu'un jour, traversant la ville de ***, où j'étais forcé de m'arrêter cinq heures, et ne sachant que faire de ces cinq heures, j'étais allé visiter un de mes amis, employé à la bibliothèque de cette ville.

Sachant mon goût pour les vieilles écritures, il me mit à même de ses vieilles écritures les plus précieuses, et, avec le flair qui caractérise l'homme habitué à ces sortes de recherches, je tombai presque du premier coup sur un manuscrit intitulé : *Mémoires de Jeanne d'Albert de Luynes, comtesse de Verrue*, surnommée *la Dame de Volupté*. » Dumas reproduit alors un long passage des *Mémoires complets et authentiques du Duc de Saint-Simon*³², consacré à la comtesse de Verrue, passage qui a servi de canevas à la fiction. « Ce sont les mémoires de cette femme, chers lecteurs, que ma savante amie met sous vos yeux, non point comme une œuvre d'elle ou de moi, mais comme celle de madame de Verrue elle-même. » Ensuite, au début de ses prétendues mémoires, la comtesse de Verrue, tout comme auparavant la princesse de Monaco, proteste qu'elle n'écrit que pour elle et quelques amis, avant de dire comment Voltaire l'a engagée à rédiger des mémoires : « Votre style est sans prétention, comme votre esprit ; vous direz ce que vous avez vu d'original, ce que vous avez su de curieux, et, si, par hasard, vous en veniez à mentir, vous n'en seriez que plus digne de ressembler aux historiens de tous les siècles, lesquels ne s'en sont jamais gênés dans le passé, ne s'en gênent pas dans le présent, et ne s'en gêneront pas dans l'avenir.

Si *Mme Du Deffand* ne bénéficie pas, comme ses deux consoeurs d'un préambule signé Dumas, la supposée marquise expose elle aussi dans le chapitre liminaire l'origine de ses mémoires : « M Walpole me donna [...] un moyen de combattre mon ennemi capital, l'ennui, l'ennui qui me dévore et me poursuit, en dépit de tous mes efforts. Il m'engagea à écrire les souvenirs de la vie ; il me dit que j'ai beaucoup vu, et que, par conséquent, j'ai beaucoup à me rappeler. Cela est vrai, mais je m'ennuie tant de ma triste personne, qu'il m'ennuiera encore plus peut-être de parler de moi. J'ai une ressource sans doute, une ressource que j'emploierai certainement, et cette ressource, c'est de m'occuper plus des autres que de moi-même ». À défaut de signature, la dernière phrase signe l'œuvre : elle ne peut être que de l'auteur de *Mémoires des autres*, qui écrira : « Je suis peu de chose par moi-même. Aussi je parlerai très peu de moi. Ce sont les autres dont je m'occupe. Ce sont les gens célèbres

³² *Mémoires complets et authentiques du Duc de Saint-Simon*²⁵ (H.L. Delloye, 1842, ch. LXXIX, 5-6, p. 29 et suivantes.

que j'ai connus. Je le ferai sans fiel et sans scandale. Je vénère le passé, je lui reste fidèle : j'ai le culte des souvenirs et celui des regrets. »

Ces trois pseudo-mémoires, genre florissant en ce dix-neuvième siècle et dans lequel *Je* est une autre, correspondent parfaitement au portrait idéologique qu'Audebrand trace de la comtesse Dash :

Un peu entichée de noblesse, regrettant l'ancien régime, qu'elle ne connaissait que par ouï-dire, [...] elle avouait naïvement que sa pensée ne pouvait se détacher des XVII^e et XVIII^e siècles, ces charmantes époques de notre histoire pendant lesquelles les femmes ont presque toutes été traitées en reines. Quand par hasard on la blâmait, mais doucement, de manifester à cet égard une prédilection offensante pour les contemporains, elle s'animait d'instinct et poussait l'emportement jusqu'à frapper du pied pour donner plus de relief à ses regrets. C'était à moi-même qu'elle disait, un jour, dans les bureaux même du *Mousquetaire* :

- Non, non, mon cher monsieur, vantez à d'autres le bonheur de vivre dans les temps modernes. En ce moment, les hommes sont peu de chose et les femmes ne sont rien. Je vous soutiens, moi, que votre 89 nous fait de plus en plus retourner à la barbarie.³³

Le douzième nom : le prénom familial

Les rapports de la comtesse avec les Dumas tenaient du familial : « Cette excellente femme, connaissant plus que personne les nombreux et incorrigibles défauts de son grand et illustre ami, n'a jamais laissé passer une occasion de dire de lui beaucoup de bien. Dans sa tendresse pour lui, il y avait un mélange d'admiration des plus sincères. [...] Elle a reporté sur Alexandre Dumas fils ce trésor d'amitié. Elle avait vu tout enfant le futur auteur du *Demi-monde* et c'était en partie chez elle qu'il allait passer ses jours de congé, quand il était au collège³⁴. Aussi légua-t-elle à ce dernier son encrier – un prosaïque bloc de cristal : « C'est l'encrier de la comtesse Dash, confiait-il à un journaliste du *Figaro* Dumas ; la pauvre femme me l'a laissé par testament. Je m'en servirai toute ma vie. Ah ! J'ai changé l'encre, par exemple. »³⁵

Les Dumas appelaient familièrement la vicomtesse de Saint-Mars *Gabrio* ou *Gabriot*, comme l'indique cette lettre adressée par le père à sa fille Marie :

³³ Ph. Audebrand, op. cit., p. 310.

³⁴ Ibid., p. 313.

³⁵ « Alexandre Dumas chez lui », *Le Figaro*, 7 février 1875.

J'ai vu Gabriot qui est arrivée - j'étais chez elle le matin à dix heures juste au moment où elle partait pour venir chez moi.

Nous avons parlé de qui ? de toi chérie.³⁶

La comtesse Dash meurt le 9 septembre 1872³⁷. Ce n'est plus un écrivain à la mode ; aussi la presse ne rend-elle compte de sa mort qu'avec parcimonie : « Nous apprenons la mort de Mme la comtesse Dash (de son vrai nom vicomtesse de Saint-Mars), connue dans le monde littéraire par de nombreuses productions dont la liste serait très longue ; le dictionnaire de Vapereau lui-même ne la donne que fort incomplète./ Mme Dash était âgée de soixante-sept ans./ Ses obsèques auront lieu aujourd'hui mercredi. » écrit *Le Siècle*, du 11 septembre 1872 ; la nécrologie du *Journal des Débats* du même jour marchande moins l'éloge : « La littérature contemporaine vient de perdre un de ses plus brillants écrivains./ Mme la comtesse Dash est morte hier lundi, à trois heures et demie de l'après-midi./ Un rhumatisme goutteux la retenait au lit depuis le 25 juin ; mais bientôt la maladie s'aggrava à uu. tel point ; qu'on désespéra de la sauver./ Hier matin, elle se confessa et reçut l'extrême-onction. La paralysie s'empara du cerveau, et elle rendit le dernier soupir. »

Mais seul *Le Figaro* du 12 septembre fait preuve d'une certaine émotion :

Madame la comtesse Dash est morte./ Depuis longtemps l'état de sa santé ne laissait plus d'espoir de rétablissement. La malade ne se faisait, du reste que peu d'illusions sur sa fin prochaine. Elle était résignée à son sort, et la mort l'a trouvée calme et prête avant-hier./ C'est à trois heures et demie que s'est éteinte, dans sa soixante-huitième année, madame Poloir de Saint-Mars, née Anna de Cisterne de Courtiras, dite comtesse Dash. Sa nièce, mademoiselle Mathilde de Cisterne, qui ne la quittait plus, a reçu son dernier soupir.

Madame de Saint-Mars avait reçu une très brillante éducation et ne s'était décidée à demander aux travaux littéraires des ressources qu'après avoir subi de grands revers de fortune. Elle prit alors le pseudonyme de comtesse Dash,

³⁶ Autographe: BnF, n.a.fr. 14 669, f. 248.

³⁷ Acte de décès : « Du dix septembre mil huit cent soixante douze, à midi, acte de décès de Gabrielle Anna de Cisternes âgée de soixante-huit ans, rentière, née à Poitiers, Vienne, décédée hier soir à trois heures, en son domicile, rue Nollet 8, veuve du marquis de Saint-Mars (sans autres renseignements). Témoins : Marie Jean Emmanuel Félix de Saint-Romain, trente-sept ans, rentier, Boulevard des Batignolles 21, et Henri Léon Auguste Roger de Beauvoir, vingt-cinq ans, homme de lettres, rue Pigalle 42, qui ont signé avec nous, officier de l'État civil du dix-septième arrondissement de Paris, après lecture. »

et dès le début de sa carrière littéraire, elle annonça de grandes dispositions qui devinrent des qualités réelles./ Le succès arriva bientôt et madame Dash, après avoir collaboré à l'œuvre d'Alexandre Dumas, signa une foule de romans qui ont été très lus [...] Madame la comtesse Dash a collaboré au *Figaro* sous le pseudonyme de Jacques Reynaud, et les portraits qu'elle y a publiés ont obtenu un énorme succès de ressemblance et de style.

Nous rendons donc aujourd'hui hommage autant à la femme du monde qu'à la collaboratrice regrettée./ Les obsèques de madame la comtesse Dash auront lieu aujourd'hui, à midi, à l'église Saint-Marie des Batignolles.

Elle est inhumée au cimetière Montmartre.

Sur sa tombe sera élevé à sa mémoire par ses meilleurs amis, un monument, œuvre de Maurice Du Seigneur³⁸.

³⁸ Voir *Le Figaro*, 1^{er} juin 1873 : « Le monument de la comtesse Dash. Le monument que les amis de madame la comtesse Dash ont fait élever à sa mémoire, est entièrement terminé. Ce monument, œuvre de M. Maurice Du Seigneur, est d'un style simple, gracieux et sévère à la fois. Le soubassement forme tableau. Une table en marbre blanc porte en lettres rouges l'inscription commémorative

Ici repose

Gabrielle de Cisternes
Marquise de Saint-Mars
Comtesse Dash
1^{er} août 1804. 9 septembre 1872
Priez pour elle.
Ce monument a été élevé
À sa mémoire
Par ses meilleurs amis.

De chaque côté de cette table s'élèvent deux pilastres à cannelures prismatiques, supportant un entablement sur lequel on lit

Je dors, mais mon cœur veille.

Il est regrettable que ce monument soit placé au fond du cimetière Montmartre, dans la partie gauche de la voûte conduisant au cimetière neuf.

Une grille très basse, en fer argenté fleurdélié, sert de rempart à un massif de fleurs, que la nièce de la comtesse Dash, mademoiselle Mathilde de Cisternes, entretient avec le dévouement de l'affection et du souvenir.

M. Maurice du Seigneur a droit aux remerciements de tous les amis de la comtesse Dash, autant pour le talent déployé que pour le désintéressement dont il a donné la preuve. »

Contrairement à ce qu'affirme *Le Figaro*, le tombeau ne se trouve pas à Montmartre, mais au Père-Lachaise (23^e section). Maurice Du Seigneur (1845-1892), fils du sculpteur romantique Jehan Du Seigneur, était également neveu de Paul Lacroix.